

qui termine la scène, il y a un suprême et dernier effort de la volonté humaine concentrant toutes ses forces pour la lutte, et puis l'air chanté par Hélène, l'adieu de Bertucci à ses enfants, l'effort éloquent :

« *Siamo vili et fummo prodi* »

qui a, peut-être, contribué à réveiller l'esprit d'indépendance en Italie et le duo final entre la prima donna et la basse sont des indices puissants d'un génie régénérateur.

Mais c'est dans la *Lucia di Lamermoor* que Donizetti révèle les plus brillantes qualités de sa manière. *Lucie* est son chef-d'œuvre et une des plus charmantes créations de notre siècle, et elle fut composée en six semaines ; il y a versé les plus douces mélodies de son cœur. C'est dans cet opéra, qui excita des transports dans toute l'Europe, que Duprez se révéla chanteur éminent.

De toutes les partitions de Donizetti, *Lucie* est celle (dit M. Scudo), où il y a le plus d'unité et qui renferme les plus heureuses inspirations du cœur. Chaque morceau en est ravissant et parfaitement en situation. L'introduction, dans laquelle se dessine le caractère vigoureux d'Àsthor, est d'un bon style et tout à fait en harmonie avec le drame lugubre et tendre qui va se dérouler. Le duo entre Lucie et son amant Edgard est plein de passion, surtout *f allegro* qui est devenu populaire. Celui pour baryton et soprano entre Lucie et son frère est également remarquable, quoique rappelant un tant soit peu un duo à *Elisa e Claudio* de Mercadante. Le finale du premier acte se recommande par des qualités de premier ordre. Le sextuor qui s'y trouve encadré est certainement l'un des morceaux d'ensemble les plus dramatiques qu'il y ait au théâtre. Y a-t-il rien de plus pénétrant que cette phrase d'Edgard :

« *Tamo, ingrata, t'amo ancor.* »